

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



Le faubourg Bonnefoy et ses « toulousaines »

NAISSANCE D'UN QUARTIER Au-delà de l'écluse Matabiau, il n'y avait rien le long de la route d'Albi avant qu'un charpentier venu de Castelmauou ne décide de s'installer ici à la fin du Premier Empire...

C'EST fut longtemps la « route d'Albi » et lorsqu'en 1843, à cause du grand nombre de maisons qui s'y étaient construites, la municipalité décida de rebaptiser cette portion « Avenue de Lyon », tout ce nouveau petit quartier s'enflamma et deux pétitions furent déposées au Capitole pour protester contre cette appellation. La première exposait que le « *sieur Bonnefoy Joseph, originaire de Castelmauou, domicilié à Toulouse depuis 1814, maître charpentier âgé de 70 ans* », était le « *fondeur du*

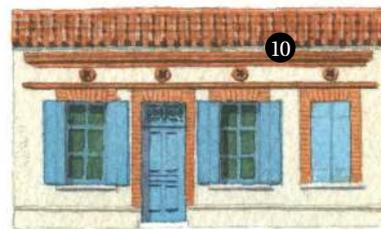
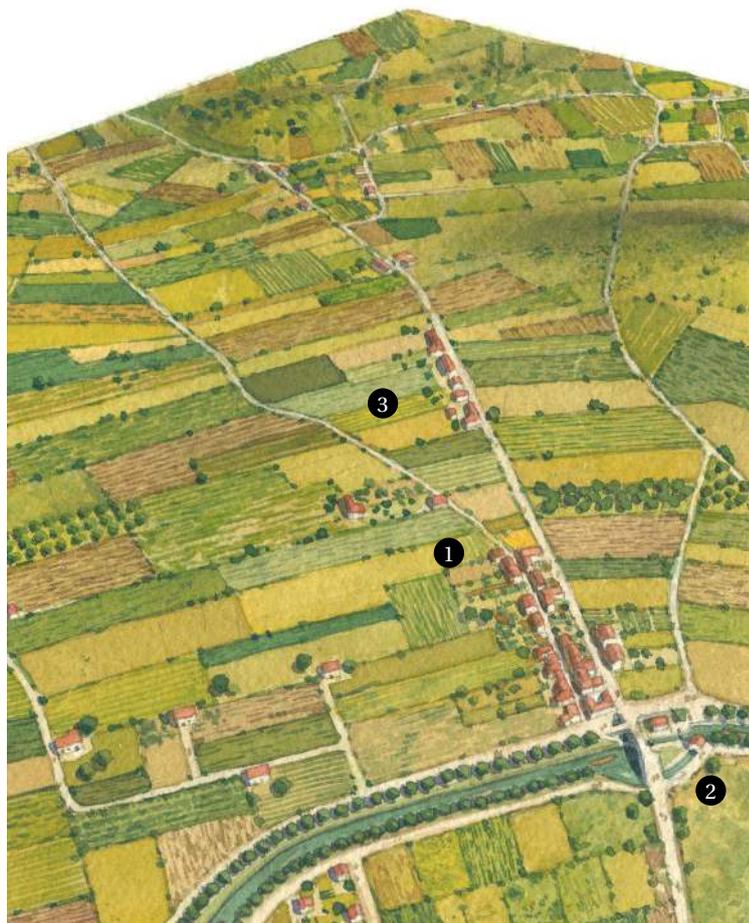
quartier auquel il a donné son nom ». La deuxième émanait de Bonnefoy lui-même qui « *aux dépens de son repos, de sa fortune* », avait « *fondé ce faubourg* » et « *ne serait jamais attendu que son nom, qui doit aller à la postérité, courût le risque d'être rayé de l'histoire* ».

ARRIVÉ donc l'année de la bataille de Toulouse, lorsque les troupes espagnoles de Wellington avaient tenté à cet endroit d'approcher de l'écluse Matabiau bien défendue par les artilleurs de Soult, Bonnefoy avait eu

« *l'heureuse idée d'acheter les terrains qui longent la route d'Albi et d'y faire construire les premières maisons* ». Peu doué pour la spéculation immobilière (revendant même ses terrains, selon la pétition, « *à des conditions avantageuses pour les acquéreurs* »), le charpentier avait en plus le goût de la fête : il créa dans son nouveau faubourg un « *fenetra* » « *à l'inauguration duquel assista la moitié de la population de Toulouse* ». Depuis le Moyen Âge, le « *feretra* » puis « *fenetra* » était la fête des faubourgs de Toulouse, d'où le nom du gâteau à la pâte d'amande et au citron que l'on mangeait à cette occasion. Le *fenetra* de Bonnefoy fut très vite celui qui « *couronnait* » tous ceux de Toulouse mais, financé grâce « *au produit de ses nombreux travaux* », il acheva de ruiner le sieur Bonnefoy Joseph et, dans la même pétition, ses amis demandèrent à son intention « *une modeste pension pour le peu d'années qu'il lui reste à vivre* » puisqu'il se trouvait « *dans l'impossibilité de travailler à cause de ses infirmités et presque réduit à la misère* ».

ON NE SAIT si la pension fut accordée mais le faubourg, en tout cas, garda le nom de son fonda-

Le faubourg dans les années 1840, avant l'arrivée du chemin de fer. Il commence au bas du chemin Lapujade ❶ (du nom d'un chirurgien qui avait acheté au XVIII^e siècle des métairies plus haut), tout près de l'écluse Matabiau du Canal du Midi ❷. Le faubourg lui-même naît plus haut autour de la maison du charpentier Bonnefoy ❸. Le faubourg est encore rural avec beaucoup de pépiniéristes et de maraichers comme le fameux Bêteille.



teur et continua à se peupler. Il est significatif que le charpentier Bonnefoy soit venu de Castelmaurou : comme lui, les nouveaux Toulousains qui se fixèrent ici venaient souvent des campagnes proches et lorsqu'il s'agit de se bâtir un logement, ils reproduisirent à peu-près le modèle éprouvé et très économique de la « maison de plan élémentaire de la région toulousaine » : toit de tuiles à deux pans (dont l'un plus large et encore moins pentu abritant une partie de la basse-cour), pas d'étage (car la brique crue d'origine ne le permettait pas), deux pièces principales où l'on vit les uns sur les autres. Les « toulousaines » se multiplièrent donc ici comme dans les autres faubourgs et, puisqu'on était malgré tout près de la ville et que le maraichage comme la pépinière permettaient de gagner sa vie mieux qu'à la campagne et de se payer quelques folies grâce à l'argent des citadins, on orna les façades avec les belles (et bon marché) décorations en céramique créées par les frères Virebent dans les années 1830. Les rues qui s'ouvrirent bientôt de part et d'autre du faubourg étaient, comme à la campagne, de terre et de cailloux et il fallait se cotiser (et pétitionner) pour obtenir le droit de les paver comme les habitants de la rue Béteille en 1875 : d'abord « à la toulousaine » (petits galets de la Garonne plantés dans

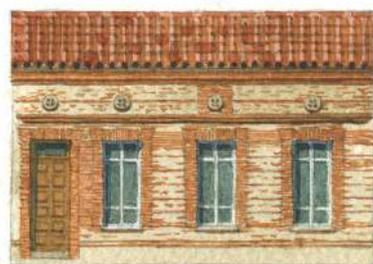
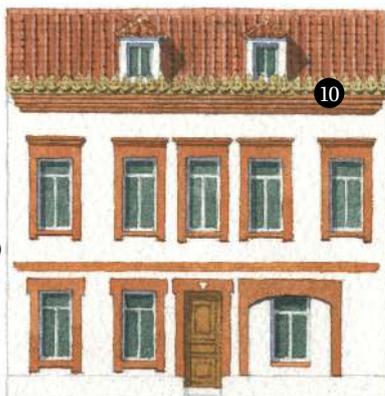


Une « toulousaine » du faubourg Bonnefoy au XIX^e siècle : la maison abrite deux familles de part et d'autre du couloir central 4 qui sert d'égout. La cuisine 5 côté rue est la pièce où l'on vit, mange et se lave et où dorment souvent les grands-parents. Les parents et les enfants se serrent eux dans la chambre 6 côté jardin. Le grenier est aéré sur la rue par de petites ouvertures 7 sous la frise décorative supportée par la corniche 8 (Antéfixe). La pente du toit descend plus bas côté jardin qui est d'abord une basse-cour 9 avec volailles, cochon, potager et plus loin verger ou pépinière.

le sol la pointe en l'air) puis au XX^e siècle avec les pavés carrés « à l'alsacienne ». Pour les trottoirs, c'était le plus souvent aux propriétaires de se débrouiller pour que l'égout coulant depuis le couloir central de la maison ne crée pas des bourbiers devant. Ce qui explique les nombreux cireurs qu'on trouvait au bas du faubourg, près des voies de chemin de fer et aux alentours du Canal du Midi pour que les

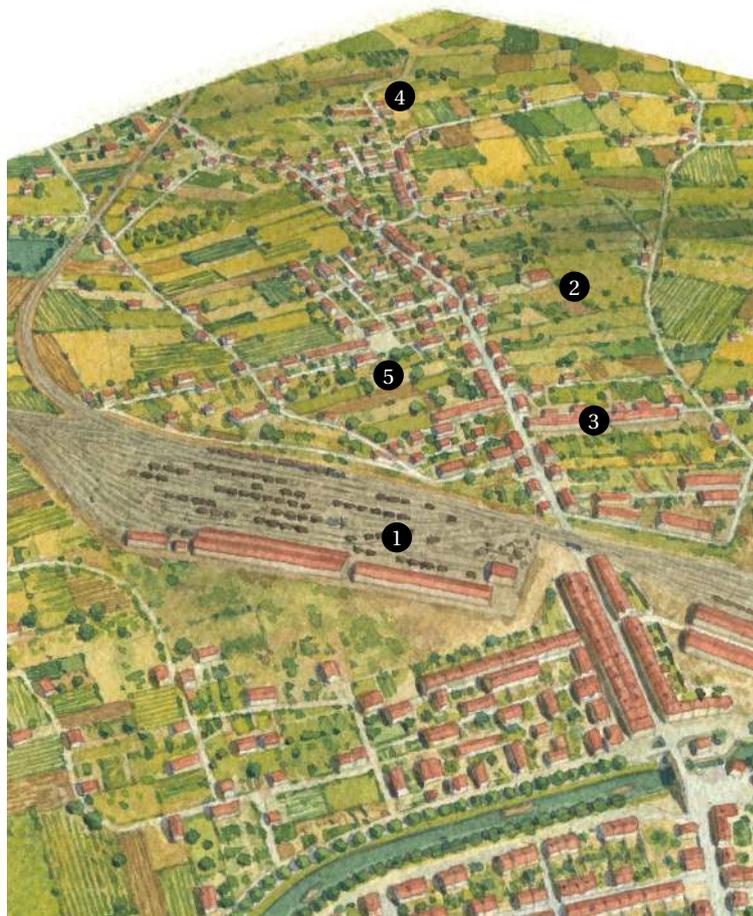
habitants ne soient pas regardés de haut à cause de leurs souliers crottés dans les administrations et les boutiques du centre ville.

LE CHEMIN DE FER est arrivé tard à Toulouse, en 1856, mais il va transformer le faubourg Bonnefoy et pas seulement parce qu'il complique son accès au centre-ville désormais possible uniquement sous le large pont entre les gares Matabiau et Raynal. ►



Présente dans tous les faubourgs de la ville, la toulousaine se singularise par ses façades très décorées avec ornements en céramique industrielle, corniches et parements de briques 10. Les étages 11 signe d'enrichissement, apparaissent à la fin du siècle.

Le faubourg au début du XX^e siècle : le chemin de fer a transformé le bas du quartier en coupant le chemin Lapujade et en créant la gare Raynal ①. L'afflux de population a entraîné la construction de l'église de l'Immaculée-Conception ② par l'abbé Ravary à partir des années 1860, des écoles sur les terrains du négociant Maury ③ dans les années 1890 et du réservoir de Périolle, (aujourd'hui occupé par les Archives municipales) ④ dans les années 1930. Les pépinières et terrains maraichers sont lotis les uns après les autres comme ceux de la maison Bêteille dans les années 1870. C'est sur la place du même nom ⑤ que se tiendra chaque automne la baloche, héritière du « fenetra » créé par Bonnefof.



En lieu et place de son cher parterre de tulipes, le père de la lycéenne Aline Dupuy dut creuser dans les derniers mois de l'Occupation une profonde tranchée ⑥ en travers de son jardin pour protéger la famille lors des bombardements. Comme ce 12 août 1944 où trois alertes y font descendre trois fois la famille : par une échelle pour ensuite recouvrir le tout d'un matelas, tout en gardant sur la tête des casques de la Première Guerre mondiale ou des casseroles... et en n'oubliant pas le déjeuner chaud : « On disait : si la maison est détruite, on aura toujours déjeuné ».

► Les nombreux cheminots et employés recrutés par la Compagnie du Midi vont devenir prédominants dans le quartier et modifier son caractère encore très rural jusque là. Mais pas son caractère festif : dès la fin du XIX^e siècle, le « fenetra » des faubourgs toulousains, encore marqué par ses origines religieuses, a été remplacé par la « baloche » (prononcer « balotcho ») ou « baloche », une fête de quartier extrêmement intense et suivie, avec ses rituels qui semblent immuables. Au faubourg Bonnefof, elle a lieu début octobre et commence comme partout par la retraite aux flambeaux du samedi soir. Ensuite viennent la pétarade du dimanche matin, les danses, farandoles l'après-midi, le grand bal le soir (place Bêteille) prolongé par le « concert hétéroclite » des jeunes à travers le quartier le lundi à l'aube. Jeux pour les enfants et bataille générale la matinée du lundi, mât de cocagne l'après-midi puis de nouveau bal tandis que les « balochants » (les jeunes du comité des fêtes)

vont cérémonieusement visiter en fiacres l'autre faubourg qui a le front de faire sa baloche au même moment. La tablée des balochants « per las monjetas » (per laï mounjètos, pour les fèves) clot les festivités.

LA DERNIÈRE véritable baloche eut lieu en octobre 1938. En octobre 1939, la guerre était déclarée et la baloche fut annu-

lée. Juste à côté des voies de chemin de fer, le faubourg Bonnefof devint de 1942 à 1944 un lieu stratégique pour la Résistance toulousaine, aidée par une population sympathisante. Lorsque le jeune Louis Taudou, qui a fui une rafle à Narbonne et désespère de trouver un logement sûr, s'effondre d'épuisement et de désespoir sur le trottoir du chemin Lapujade, une jeune femme ouvre sa grille et lui dit : « Vous pleurez, jeune homme ? Vous êtes blessé ! Vous avez peut-être faim ! Entrez à la maison ! Papa ! Papa ! Il y a là un jeune homme qui est désespéré ! » Il sera hébergé là jusqu'à la Libération et profitera des tuyaux du père de famille, le « cheminot insoupçonnable », pour alimenter en informations son réseau de résistance.

LE 26 MAI 1944, Aline Dupuy, lycéenne à Saint-Sernin, note dans son journal après avoir été s'occuper du petit terrain que la SNCF a attribué à sa famille en haut du faubourg, à La Maourine : « Le soir, à 20h, Maman et moi allons arroser le jardin. Je puise de l'eau (avec le bidon bleu), quand nous entendons une formidable explosion. Un énorme panache de fumée blanche monte sur la ville.





Le 4 avril 1944, le jeune Louis Taudou, qui travaille à l'usine Dewoitine aux Minimes et participe à un réseau de résistance, revient déjeuner dans la maison du chemin Lapujade où la famille d'un cheminot l'a hébergé. Mauvaise surprise : des tractions sont stationnées devant la maison tandis que des hommes armés montent la garde 7.

On voit des lueurs rouges. Nous pensons que la gare a sauté. » Mais c'est la poudrerie de Braqueville de l'autre côté de la Garonne que la Résistance vient de faire exploser. Les alertes se multiplient, les pénuries deviennent chroniques. Le 17 août, deux avions qui se mitraillent lui passent au-dessus de la tête rue de la Pépinière. Le 18 août : « Sous le pont Raynal, Mme Durand a vu deux FFI armés

enlever les affiches ». Le 19 août, la Libération commence : « Les Allemands s'en vont et font tout sauter : ponts, usines, prison, les magasins généraux brûlent. Papa et moi montons au réservoir voir l'incendie. » À trois heures du matin, on est venu prévenir Louis Taudou qu'il fallait « passer à l'action » : le jeune homme fera le coup de feu des Allées Jean Jaurès à la gare Matabiau avant de s'emparer avec

des comparses de l'usine du Gaz des Comminges du chemin Lapujade qu'il gardera jusqu'au 29 août. Depuis le 21 août, Toulouse est libre et Aline Dupuy peut noter dans son journal : « 14 heures : nous allons voir l'installation de la municipalité au Capitole (...). Dans le faubourg : barricades (devant l'église, sous le pont) faites avec des tramways, des autos, des barriques. » ●



À lire : Dictionnaire des rues de Toulouse, Pierre Salies, Milan 1989 ; Vivre à Marengo, Marcel Thourel, Privat 1985 ; Journal d'une lycéenne sous l'Occupation, Aline Dupuy (avec Thierry Crouzet et Frédéric Vivas), Le Pas d'Oiseau 2013 ; Libérer Toulouse, Louis Taudou 2000.

STUDIO  DIFFÉREMMENT

© Studio Différemment 2016 : Illustrations : Philippe Biard Texte : Jean de Saint Blanquat. Merci à Louis Taudou pour son aide précieuse.

Entré comme d'habitude avec son vélo par derrière du côté de la gare Raynal, Louis est appréhendé dès son entrée par les hommes de la Gestapo et mené dans sa chambre 8 qui subit une fouille en règle. Il craint que les Allemands ne trouvent l'appareil-photo 9 qu'il a caché dans sa cheminée, avec les clichés qu'il a pris le matin-même des péniches à essence sur le Canal. Mais la torche électrique des policiers ne trouvera pas l'appareil-photo...